

Gennadius II Scholarius, patriarche de Constantinople

Georges Scholarius, devenu plus tard Gennadius, patriarche de Constantinople ¹

CONVERSATION

16 août 1896

Participants à la conversation : Olvier, Euloge et Benoît.

Euloge !

Si vous le souhaitez, c'est le moment idéal pour examiner les opinions insoutenables des théologiens latins modernes, notamment Thomas et Scot, sur la procession du saint Esprit. Votre conversation d'hier avec un ami m'a pleinement convaincu de leur désaccord apparent, dû au fait que l'ajout (au Credo) n'a aucun fondement fiable. Mais comme je ne l'ai pas encore bien compris, et qu'il n'est pas facile de le saisir après une seule écoute, je vous prie de répéter votre discours. Il sera utile, tant pour vous que pour la confirmation de la vérité, que j'évoque leur désaccord, tandis que certains s'agitent et nous menacent de sagesse latine. Ambroise, assis avec moi hier, en les réprimandant, a mentionné qu'une chose similaire vous était arrivée, notamment au sujet du bienheureux d'Éphèse. Car, dans la procession du saint Esprit par le Fils, il comprenait différemment la préposition «par», tout comme le très saint Nil avant lui, tandis que vous, vous la comprenez différemment. Et j'ai dit que lui et tous ceux qui parlent ainsi calomnient; mais vous avez trouvé une méthode plus sûre contre les dérives actuelles des adversaires, sans vous écarter le moins du monde de leur règle (de foi), ni même de règles plus anciennes, ni du concile de Constantinople, qui a jadis donné une définition à ce sujet. Mais il ne faut pas s'en préoccuper; car que peut-on attendre d'autre de leur part ? Passons maintenant à l'examen des maîtres latins.

Euloge : Examinons cela maintenant, si personne d'extérieur n'intervient. Mais ne dites plus au saint Esprit qu'il procède par le Fils – car personne ne l'a jamais exprimé ainsi, et ce n'est pas vrai – mais qu'il procède du Père par le Fils. Ce sont des concepts très différents, et beaucoup, l'ignorant, sont trompés.

Mais que veut celui qui s'approche de nous ? Parce qu'il vient directement à nous et semble heureux de nous avoir rencontrés après de longues recherches. Écoutons donc d'abord ce qu'il a à dire; puis, après l'avoir quitté, discutons-en librement. Ce Benoît, qui portait jadis le même nom que moi, ne semble plus l'être; on l'appelait alors Euloge, mais l'était-il vraiment ?

Benoît : Mes amis, vous agissez injustement en vous détournant de nous sans raison et sans désirer vous unir à nous.

Euloge : Pourquoi ne nous le dites-vous pas, à nous qui croyons que le saint Esprit tire son être du Fils, c'est-à-dire qu'il procède du principe qui lui donne son être personnellement par l'unité de sa nature, tout comme il procède du Père, à ceci près que le Fils reçoit cette fécondité de l'Esprit (du Père) ?

Benoît : Et en quoi, selon vous, les croyants se trompent-ils ainsi ?

Euloge : N'en parlons pas pour l'instant. Mais d'abord, dites-moi franchement, êtes-vous un partisan des Latins ?

Benoît : Bien sûr.

Euloge : Et pourtant, jusqu'à très récemment, pourquoi n'ai-je rien dit de mal à leur sujet, et pourquoi n'ai-je pas écrit abondamment contre l'augmentation du nombre de membres ?

¹ L'œuvre de Georges Scholarius actuellement disponible est publiée à partir du manuscrit n° 243 (du dernier catalogue) de la Bibliothèque synodale de Moscou. Elle dénonce les Grecs à l'esprit latin qui, ayant abandonné la foi ancestrale pour des raisons temporelles, ne pouvaient embrasser pleinement la sagesse latine et cherchaient à se consoler et à faciliter leur transition vers le latinisme par leurs propres inventions.

Gennadius II Scholarius, patriarche de Constantinople

Benoît : Mais vous aussi, vous avez jadis conseillé de vous unir à eux.

Euloge : Je ne le conteste pas. Car je ne suis pas assez fou pour ne pas désirer l'union avec eux, mais une union juste et véritable. Quant à de telles conditions de paix onéreuses, je n'ai même pas songé à les accepter, et je n'espérais pas que d'autres le fassent. Finalement, c'est vers les Latins que j'ai été attiré, et non vers vous. À présent, m'étant depuis longtemps dénigré (voir Ac 20,24), je suis revenu à l'enseignement originel des pères et j'y adhère fermement, à tel point que je préférerais tout abandonner plutôt que cela, convaincu que rien n'est plus vrai. Et vous, l'ayant troqué contre quelque chose d'étranger et, à notre avis, de douteux, vous entrez encore dans le conflit, non seulement en le favorisant, mais aussi en qualifiant les anciens de nestoriens, contre lesquels, selon vous, l'ajout a été légitimement fait, et vous pensez ne pas être dans l'erreur.

Benoît : Laissons cela de côté, ce n'est pas important. Mais de quoi nous accusez-vous ?

Eulogue : Si cela ne vous importe pas, ne posez pas la question; car, comme je le remarque, beaucoup ont trouvé un moyen d'apprendre tout sans effort et de tout réussir, et de ce fait, ils s'imaginent tout savoir et tout accomplir. Aussi, nous laissant poursuivre nos études, retournez à vos affaires.

Benoît : Je vous jure, je ne vous quitterai pas avant que vous ne m'expliquiez pourquoi, en nous accusant, vous ne communiquez pas avec nous. Je vous l'exprimerai par les Écritures (Jn 4,9).

Eulogue : Peut-être voulez-vous me priver de dîner, puisque je devrais poursuivre mon discours jusqu'au soir; mais il est nécessaire d'en dire autant à cause des nombreux désaccords.

Benoît : Oh oui, il semble que vous recensiez un grand nombre de divergences.

Eulogue : Mais je ne les considère pas toutes comme également importantes ou nuisibles à l'essence de la foi.

Benoît : Eh bien, je ne vous interroge pas sur les autres points, mais sur la différence majeure, à savoir cet ajout au Credo. Dites-moi, pourquoi semblez-vous que nous déformons la vérité ? Pourquoi nous haïssez-vous, nous et les Latins ?

Euloge : Nous n'éprouvons aucune haine envers les Latins; au contraire, nous sommes amis avec eux, car votre situation, vous qui avez déserté, diffère grandement de la leur. Nous approuvons chez eux nombre de décrets, coutumes et pratiques excellents, reconnus comme tels; mais entrer en communion avec ceux qui ne partagent pas nos convictions, nos pères le considéraient comme illicite, et nous partageons leur avis. Ils se sont éloignés de nous par leurs raisonnements, et peut-être aussi par leurs convictions mêmes, probablement. Nous les estimons plus avisés que nous, mais nous constatons nous-mêmes que les Latins introduisent une doctrine nouvelle et assez importante dans la procession de l'Esprit.

Benoît : Sous-entendez-vous deux principes ? Mais nous vous épargnerons tout malentendu à ce sujet. En montant en chaire, je condamnerai ceux qui admettent deux principes en la Divinité.

Euloge : Cela ne nous suffit pas; vous feriez mieux de jurer de renoncer à la proposition qui suit, à savoir : «et le Fils de Dieu est le principe de l'Esprit».

Benoît : Cela découle-t-il de vous ? Donc, si le Fils de Dieu crée ou a créé la création, alors vous affirmez qu'il doit y avoir deux principes de la création, voire trois, en incluant le saint Esprit ?

Euloge : Et il serait difficile pour quiconque de considérer et de reconnaître ces hypostases incompréhensibles autrement que comme trois créateurs de la création, s'ils n'ont pas créé, étant un seul Dieu, comme un seul Dieu. Mais cela ne peut être dit du Fils et du Père, c'est-à-dire qu'ils produisent tous deux le saint Esprit, comme un seul Dieu. Mais n'en discutons pas maintenant. Et moi, considérant cela comme une conséquence de ce qui précède, je n'entrerai en aucune communion.

Gennadius II Scholarius, patriarche de Constantinople

Benoît : Et pourtant, vous ne devriez pas le penser. L'Éphèse, s'étant efforcé de prouver cette cohérence à son adversaire latin, un homme instruit, se trouva bientôt épuisé.

Euloge : Je n'admetts pas que ce bienheureux ait connu un tel échec. Mais il a peut-être donné cette impression à certains parce qu'il a tenté de réduire cette position à cette seule absurdité, et que son adversaire a pu tenir bon, invoquant l'unité de l'essence et autres arguments de ce genre. Or, quiconque veut vous vaincre doit, à partir de la dissolution du concept, le réduire à deux principes, ou à la fusion de Sabellius, ou à la diminution de l'Esprit, ou à la nature auto-génératrice de l'Esprit. Conduit à ce stade, vous n'y échapperez pas, sauf en présence de juges ignorants; ces derniers ne remarqueront même pas que vous ne dites rien. Car ni la capacité de poser des questions ni quoi que ce soit d'autre ne vous empêchera de tomber dans le même piège qu'eux.

Benoît : Mais les Latins rejettent tout cela, ainsi que ceux qui l'ont jamais appliqué au dogme ou l'ont inventé.

Euloge : Et nous ne disons pas qu'ils souhaitent être ce que cette position (affirmation) fait d'eux. Car ils la rejettent, comme nous, non seulement en étant parvenus à ce point, mais dès l'innovation, jurant sous serment qu'ils n'admettent véritablement pas de telles absurdités. Mais, néanmoins, cela ne satisfit ni nos pères ni nous. Car, après tout, la position accompagnée de telles conclusions n'est pas vraie.

Benoît : Comment peut-on croire que de telles conclusions découlent de cette opinion, quand on est incapable de prouver leur inévitabilité ou leur lien, et que les Latins prouvent admirablement qu'elles...

Euloge : Comment donc pouvez-vous croire comme nous, qui jugeons votre explication sans valeur, mais affirmons plutôt le contraire – que cela ne procède pas du Fils – et c'est pour cela que nous sommes si longtemps éloignés l'un de l'autre ? Alors, pourquoi prétendez-vous si longuement croire comme nous ? Confessez simplement votre point de vue, cela nous suffit; confessez la même chose. Ne pas confesser, est-ce dire la même chose ? D'un autre côté, ce que vous avez dit, que vous acceptez de croire comme nous, est également difficile à comprendre pour une oreille rationnelle.

Benoît : Je vais changer de sujet. N'est-il pas répugnant pour vous d'appeler le Fils la cause de l'Esprit ?

Euloge : Très répugnant, en effet.

Benoît : C'est précisément ce à quoi nous sommes prêts à renoncer pour vous, si vous ne cherchez pas d'arguments.

Euloge : N'avez-vous pas honte d'être si rusé ?

Benoît : Sur quoi vous basez-vous pour dire cela ?

Euloge : Vous n'appelez même pas le Père la cause de l'Esprit (car vous devez être compté parmi les Latins, comme vous l'êtes d'ailleurs). Vous n'utilisez même pas le terme « cause » en relation avec les Personnes de la Trinité, mais plutôt celui de « principe ». Vous pensez donc nous rendre service en niant ce que vous n'avez jamais reconnu. C'est comme si, lorsqu'on vous reproche de considérer et de qualifier le feu de froid, vous répondiez que vous ne le qualifiez pas de froid, mais de frigide, ce qui en latin signifie « froid ». L'indignation n'est pas suscitée par le fait que vous n'utilisez pas cette expression pour qualifier le feu de chaud, mais par le fait que vous ne lui attribuez pas la propriété et l'action de chauffer – ce qui, pourtant, est compris de la même manière par les Latins et les Grecs, désigné par des termes différents – mais que vous lui attribuez la propriété et l'action de refroidir, ce que ces derniers, comme vous, refusent d'attribuer au feu, quel que soit le nom que vous lui donnez; car ce dernier lui est indifférent. Benoît : Et comment, finalement, et pourquoi refusez-vous de reconnaître que le Fils de Dieu est le produit de l'Esprit, qui est aussi Dieu ?

Gennadius II Scholarius, patriarche de Constantinople

Eulogue : Pourquoi ? Parce que cela entraîne toutes sortes de conséquences néfastes. Il suffit de constater qu'aucun saint ne l'a enseigné, et que beaucoup l'ont nié. Ignorez-vous que Maxime le Confesseur, Damascène, et Grégoire le Théologien le rejettent ?

Benoît : Mais nous l'expliquons aussi.

Eulogue : Vous interprétez mal, bien sûr, vous vous laissez guider par une idée préconçue.

Benoît : Et vous allez prouver que nous l'expliquons mal ?

Eulogue : Beaucoup avant nous, et mieux que vous, ont démontré ce qu'il faut croire, et je l'ai moi-même souvent démontré, et je continuerai de le faire devant des juges intègres. Et que feront ceux qui sont mal disposés, sinon éléver la voix contre celui qui dit la vérité ? Car il en va de même pour le philosophe et la vérité. C'est pourquoi j'ai choisi de me taire.

Benoît. Mais chacun dira que tu refuses de parler par lâcheté.

Euloge. Mais je n'en serai pas plus mal, et même s'ils disent autre chose, quelque chose qui me déplaît, je ne deviendrai pas ce qu'ils disent. Mais le jour qui vient le leur révélera (I Cor 3,13); car alors viendra l'épreuve de la vérité.

Benoît. Laissons cela de côté et considérons la réconciliation. Si donc notre renonciation à la croyance que le Fils est la cause de l'Esprit ne suffit pas, parce que les Romains, selon toi, n'emploient pas ce nom, et que j'ai voulu te tromper, alors demande-nous comment, à ton avis, après avoir exprimé notre confession, nous pourrons penser comme toi.

Euloge. Tu parles bien. Par conséquent, n'attribue pas au Fils le nom et la signification d'un principe en relation avec l'hypostase divine, c'est-à-dire en relation avec le saint Esprit.

Benoît. Est-ce bien ce que tu demandes ? Je m'y soumets volontiers. Le Fils de Dieu n'est pas le commencement de l'Esprit, mais le Père seul l'est.

Euloge : N'as-tu donc pas honte de croire si facilement nous tromper par ta ruse ? Parles-tu à des brebis ? Ignore-je ta pensée latine ? Car vous êtes vous-mêmes latins, et vous le savez aussi.

Benoît : Que dis-tu, mon ami ! Et cela ne te plaît pas ?

Euloge : Pas du tout.

Benoît : Pourquoi ?

Euloge : Tu dis, je suppose, que le Fils n'est pas le commencement du processus de production de l'Esprit, car il ne tire pas de lui-même sa puissance de production, puisque le Fils n'est pas le commencement de la Divinité. Pour toi, une telle parole, une telle expression, sera vraie; et pourtant, elle reconnaît le Fils à la fois comme le commencement de l'être de l'Esprit et comme son producteur. Pour nous, cependant, qui ne le reconnaissions pas comme le commencement et le producteur de l'Esprit, elle est fausse. Il faudrait plutôt dire ceci : le Fils n'est pas, avec le Père, le principe de l'Esprit, mais le Père seul possède la propriété d'être le principe de l'Esprit. Et si vous êtes disposé à nous faire plaisir, concédez cet ajout. Ainsi, vous nous unirez au mieux, moi et les Grecs et les Latins. Mais n'acceptez pas ces opinions, car elles sont impossibles. Vous ne pouvez pas dire que l'Esprit procède seulement du Fils, non ! à moins de vouloir pervertir toute la foi. Et même dans le Credo, vous dites « et du Fils ». Par conséquent, en disant cela du Fils de Dieu, vous pensez dissimuler l'originalité de cet enseignement et éviter un soupçon défavorable : que le Père ne soit pas le principe de l'Esprit, ou que l'un des deux soit le premier principe de l'Esprit. Il faut donc dire franchement que l'Esprit ne procède pas du Fils, que le Fils n'est pas le commencement de l'Esprit avec le Père, que dans les mots « l'Esprit saint procède par le Fils », il n'est pas question de penser que le Fils est, selon l'expression grecque, la cause, et selon l'expression latine, le commencement de l'Esprit.

Gennadius II Scholarius, patriarche de Constantinople

Benoît : Votre demande est grave, mon ami ! Car qu'est-ce que c'est sinon l'abrogation du décret de Florence ?

Euloge : Et pensez-vous que nous ayons fait autre chose depuis lors, sinon l'abroger, ou plutôt, le considérer comme nul et non avenu ? Car en vérité, le concile de Florence lui-même a été aboli, même si les personnes myopes ou indifférentes ne le voient pas. On dit que vous aussi, vous promettez d'amender le décret florentin. Cela signifie que vous aussi, vous le considérez comme nul et non avenu. Car s'il était juste, vous n'oseriez pas l'amender.

Benoît : Nous souhaitons plutôt vous corriger, en approuvant volontiers ce que le concile aurait décrété si vous aviez cherché non pas à l'abroger, mais, au contraire, à le confirmer.

Euloge : Bien sûr, vous aussi, notre concitoyen et récemment condisciple des dogmes de notre mère, vous nous aidez, par la tromperie, à confirmer le décret de Florence et à ériger à jamais un monument honteux contre nous-mêmes et contre nos pères, et pire encore, contre la vérité elle-même. Car nous sommes convaincus qu'eux, c'est-à-dire nos pères, n'ont pas péché contre la vérité.

Benoît : Ô homme ! Qui peut accepter un décret œcuménique sans prétexte ? Ignorez-vous que même les médecins, sous couvert de substances agréables, offrent aux malades ce dont ils ont besoin pour le salut, ce qu'ils refuseraient autrement par dégoût, et qu'ils sauvent ainsi les ignorants en les trompant ?

Euloge : Je le sais très bien, et je sais qu'ils tuent qui bon leur semble par cette même méthode.

Benoît : Les empoisonneurs tuent avec des poisons; mais notre remède n'est pas le même.

Euloge : Et moi, pour ma part, je souhaiterais que le vôtre ne soit pas ainsi, ayant changé depuis ce qu'il est, bien entendu. Benoît : Puisque, malgré tous nos efforts, nous ne pouvons vous sauver sans que personne ne s'en aperçoive, que nous reste-t-il sinon à déplorer votre perte par incompréhension ?

Euloge : Ne désespérez pas encore, ami ! Mais si vous avez d'autres moyens, employez-les aussi. Car peut-être atteindrez-vous votre but sans que personne ne s'en aperçoive, lorsque tout sera prêt.

Benoît : Nous vous concédons que l'Esprit Saint procède uniquement du Père.

Euloge : Quelle grâce inattendue ! Mais nous avons déjà entendu des plaintes et des reproches pour avoir tenté d'ajouter à cela que l'Esprit procède uniquement du Père, alors que nous ne disons pas, comme vous, «et du Fils». Car le bienheureux Euloge et toute personne éclairée reconnaissent une différence fondamentale entre dogme et prédication. Dans quel but, donc, vous réconciliez-vous avec nous, après avoir tant changé ? Acceptez-vous la vérité avec nous sans hypocrisie, ou êtes-vous même prêt à prendre certains risques ? À tout le moins, pour préserver la paix, vous devriez vous aussi nous traiter avec plus de bienveillance et d'indulgence sur les questions mineures. Abandonnez donc cette position qui a déjà suscité en nous de vives suspicions et pour laquelle vous nous avez souvent critiqués, tandis que nous continuons à juger avec discernement. Car pourquoi, pour notre propre plaisir, refuserions-nous ce prétexte inutile de «provenir de cette seule chose» ? Il nous suffit que vous disiez qu'elle ne procède pas du Fils; et cela est bien moins significatif. Mais si vous dites que les deux expressions sont équivalentes, cela nous suffit également. Pourquoi, alors que nous ne croyons pas que l'Esprit procède, c'est-à-dire qu'il existe, aussi du Fils, croyons-nous qu'il n'existe que du Père, entendant dans le Père et l'Esprit du Fils un mode d'existence différent, mais non la communication de la propriété du Père – c'est-à-dire la fécondité et la déification, et la productivité en général, qui constituent la propriété personnelle de l'hypostase du Père, comme le disent les théologiens ? Bien que cela soit vrai, puisque l'une de ces préoccupations vous a moins troublé que le déni qui vous contredit, alors, en cédant à notre accord sur ce point – et à condition de ne pas revenir à nos anciennes obscurités et manœuvres –, jugerez-vous cela suffisant pour la paix, ou n'envisagez-vous pas de céder même sur une position aussi négative ? Car cela aussi vous est peut-être difficile. Il ne suffit pas de le dire; il est nécessaire, après l'avoir décidé par écrit, de parvenir à un accord mutuel, et alors vous

ne plaisanterez plus sur des questions sérieuses en affirmant arbitrairement le contraire. Car il est assez facile de voir que vous ne vous trompez pas tant que cela dans le sens des mots. Or, ce que vous soutenez et prêchez est une contradiction : que l'Esprit procède aussi du Fils, comme vous continuez de le proclamer dans le Credo, et qu'il ne procède pas du Fils, comme vous entendez le concilier dans une autre définition par souci de paix avec nous. Afin d'éviter toute confusion à ce sujet, nous vous autorisons non seulement à nier, mais aussi à taire l'expression qui nous a troublés dès le début, nous contentant de l'affirmation reconnue et indiscutable qu'il procède du Père. Voyez tout ce que nous faisons pour vous !

Benoît : Croyez-vous vraiment que j'admettrais qu'il procède du Père seul, et non plus du Fils ?

Euloge : Que dire alors ?

Benoît : Que l'Esprit tire aussi son être du Fils, comme d'une seule origine, c'est-à-dire de Lui et du Père, car les deux hypostases donnent l'être à l'Esprit, à savoir le Père sans cause et sans commencement, et le Fils, en recevant dans la génération la même puissance génératrice que le Père, par laquelle tous deux émanent l'Esprit saint, comme deux producteurs. Car les maîtres latins, qui après la division ont étudié ce sujet, disent :

Euloge : Ceci, mon ami, exige une longue réponse. Du moins, si, dites-vous, tout le monde m'accuse ainsi, je n'ai pas besoin de me défendre à votre place. Car si, comme je le sais bien, nous ne pouvons ni vous aider ni vous convaincre par une défense, quel profit en retireront-ils si, même après avoir été innocentés devant vous, ils persistent dans leurs accusations ? Mais je vous dis cela comme si vous étiez troublé par les divagations de quelques insensés (car les gens intelligents n'oseraient certainement pas agir ainsi, seuls les insensés, les ignorants et les possédés du démon s'y risquent). Votre chagrin est donc hypocrite. Mais Dieu connaît ceux qui, autant que cela dépend d'eux, sont véritablement indignés, tant verbalement que par écrit, et seraient prêts à punir ces gens et à mettre fin au mal, s'ils en avaient l'occasion. Il connaît aussi ceux qui se complaisent dans leurs vaines paroles, alors qu'en réalité, ils ne passent pas inaperçus. Et mon Jésus leur demandera des comptes lorsqu'ils poseront les yeux sur celui qu'ils ont transpercé (Jean 19:37), car supporter ceux qui les transpercent revient à supporter cela. Et s'ils les tiennent en haute estime, comment cela sera-t-il perçu ? Et lorsque vous affirmez que les troubles au sein de l'Église ont engendré ce mal, comment se fait-il que vous ne vous rendiez pas compte que vous vous contredisez ? Car cela fait maintenant cinq cents ans que nous nous sommes séparés des Latins, mais il n'y a jamais eu de tentative ouverte de ce genre, ni dans le Péloponnèse ni ici; et maintenant, après la belle union, ils ont tenté la même chose. J'omets déjà le fait que même à ce mal, plus une confusion qu'une unité, des discordes et des outrages similaires, venant non pas des Latins, mais des nôtres, ont préparé le terrain. Par conséquent, le remède à de telles faiblesses est simple et évident, si seulement vous le vouliez; mais vous ne le voudrez pas, je le sais bien. Et dire que j'entrave l'unité avec ces chrétiens est un mensonge. De quelles villes, de quelles armes, de quelles richesses innombrables dispose-je pour m'opposer à votre désir d'établir le latinisme, alors que vous êtes si nombreux et si puissants ? La situation n'est-elle pas tout à fait inverse ? Car je n'ai pas été inactif durant ma récente position et ma liberté, grâce auxquelles j'ai œuvré pour la glorification de la vérité et pour d'autres besoins de la patrie, l'ayant sacrifiée selon un ancien vœu. Et afin de ne pas être tenu pour responsable des désastres qui pourraient découler des controverses sur la foi, je siège désormais, ne prêtant attention qu'à mes propres affaires, bien que je connaisse parfaitement les causes des désastres que vous craignez, s'ils seulement se produisent par la permission de Dieu, ce qui est loin d'être certain. La toute première cause ne sera pas notre piété, comme vous le pensez, mais quelque chose qui lui est contraire. Mais puisque ceux qui sont si peu attentifs à la foi et aux autres choses par lesquelles toutes les cités sont sauvées devraient véritablement craindre la venue de calamités, qui ne se produiront peut-être jamais ! Et ceux d'aujourd'hui, qui exigent que la vérité évidente soit sacrifiée à des chimères et que l'on blâme les innocents au lieu des véritables coupables, trouvent bon d'attribuer de tels malheurs à l'opposition des pieux, j'ai décidé de me retirer du monde, de déplorer mes péchés et de ne prendre aucune part à cette tromperie flagrante. Pourtant, cela vous irrite, vous vous méfiez de mon silence, vous propagez de nouvelles rumeurs, si bien qu'il m'est difficile de deviner comment quiconque pourrait vous satisfaire autrement qu'en devenant un renégat, en se rangeant du côté des riches et en achetant des biens terrestres pour la foi – chose que je ne souhaiterais jamais, car je dois inévitablement mourir bientôt et entrer dans l'au-delà dépouillé de tout. Car lorsque j'exprime mes convictions sous vos

Gennadius II Scholarius, patriarche de Constantinople

questions, vous vous indignez, et si je garde le silence, vous me forcez à parler. Et si je persiste dans mon opinion, vous me menacez; et si vous remarquez que je cherche à dissimuler quelque chose, vous essayez de m'en empêcher et de me calomnier. Vous prétendez être pieux et attachés aux traditions de nos pères, et pourtant vous aimez ceux qui conseillent le contraire et nous traitez comme vos pires ennemis. Vous me questionnez comme quelqu'un de savant, capable de vous guider vers le bien; mais dès que vous entendez quelque chose de désagréable, vous déclarez que je ne sais rien. Puis, de nouveau, comme quelqu'un de savant et d'influent en la matière, vous me rejetez toute la responsabilité de remédier aux calamités actuelles, ce que votre inexpérience vous semble pourtant aisé, et vous accusez d'inconstance celui dont la fermeté sur certains points vous paraît une grande injustice. Pécher avec moi vous paraît flatteur, mais cela ne vous procure aucun plaisir. C'est pourquoi vous vous indignez contre moi parce que je ne pèche pas, et vous, gens savants, vous vous érigez en maîtres d'un devoir qui m'est insignifiant, vous laissant le soin de vous acquitter de ce que vous considérez comme votre devoir. Et lorsque je ne suis pas d'accord, la surprise vous est insupportable. Et vous-mêmes, ne trouvez-vous pas injuste de mettre notre conscience face à nos pires craintes, celles que vous considérez soit complètement trompées, soit raisonnant avec bon sens, mais se fiant encore aux hommes les plus savants, anciens et saints ? Que je me détourne de vous, ne voulant pas entendre votre ignorance, est pour vous une énigme. Mais que le seul Médecin vous guérisse ! Car moi, avec les saints théologiens, je sais que la guerre est louable et la paix mérite d'être blâmée, et plus encore que mon Maître

Benoît : Vous vous défendez avec force, bien que cela soit inopportun. Je me demande : qui vous accuse d'injustice lorsque vous vous tenez fermement à ce que vous considérez comme la vérité ? Certains supposent que, pour une raison humaine, vous refusez l'union avec nous, ce qui est typique de ceux qui s'attardent sur des évidences. Au contraire, je vous admire de faire fi de toute considération humaine et de n'agir en aucun cas contre votre conscience. Car, dans ces affaires éphémères, vos succès pourraient se mesurer à la coudée royale, si seulement vous vouliez plaire à tous en vous rangeant du côté de ceux qui se réjouiraient de votre conversion. Et je peux vous l'assurer, vous n'auriez jamais échoué dans les affaires les plus importantes, tant civiles qu'ecclésiastiques, si vous l'aviez voulu, et vous le ferez encore aujourd'hui, si tel est votre désir. Pendant ce temps, en dilapidant vos biens actuels à cause de ce que vous considérez comme la vérité, vous suscitez l'étonnement chez vos adversaires. Et si certains te calomnient par bassesse, n'ayant d'autre motif que la haine injustifiée de tes adversaires, je ne suis pas comme eux. Ne t'afflige pas, car une telle rétribution est due à ta propre gloire et au fait que tu as toi-même parlé de toi-même. Je souhaite moi aussi que tu abordes certaines questions comme nous le faisons; mais tant que je te vois lutter vaillamment pour ce que tu considères comme la vérité, je ne blâme ni ne suis surpris par ce qui découle de la conviction. Mais, pour l'amour de Dieu, dis-moi, en homme intelligent, envisages-tu un moyen de nous unir ? Car tu considères ce que j'ai dit comme sans importance, et peut-être à juste titre. Car cela n'a aucune importance pour ceux qui nient que l'hypostase du Fils de Dieu soit la cause et le commencement de l'hypostase de l'Esprit. Pour ceux qui croient que l'hypostase du Fils de Dieu procède de la Cause uniquement par génération, tout comme l'Esprit par procession, mais qu'elle contient en revanche le saint Esprit éternellement et conaturellement, puisque tous deux, malgré la différence d'hypostasie, ont une seule et même essence et proviennent du Père; pour ceux qui ne croient pas qu'il existe dans la Divinité une hypostase première-causale, mais seulement la Cause et ceux qui existent par la Cause, ou, comme on dirait, le commencement et ceux qui existent par Lui, et qui, en somme, professent la foi chrétienne. Pour ceux qui pensent ainsi et qui rejettent notre point de vue, ce que j'ai exposé, bien sûr, n'a aucune importance, car cela les contredit.

Euloge : Ayant dit que j'ai cessé de m'en préoccuper, je n'en dirai pas plus, même si quelqu'un partageait mon avis sur ce sujet; mais qu'Olivianus vous réponde.

Olivien : S'il le souhaite, et dès qu'il le souhaitera, je lui répondrai certainement, maintenant que vous avez décidé de garder le silence. Parlez donc, cher Benoît, et je suis prête à vous répondre.

Benoît : Comment souhaitez-vous maintenant vous unir aux Latins et à nous ?

Olivien : Sur quels fondements ? Et avec vous (nous sommes prêts à nous unir), si vous revenez à ce que nous avons cru autrefois, ce que nous soutenons également, reçu de notre Seigneur, des apôtres et des saints conciles, où nous avons longtemps gardé l'unité, si vous abrogez ce que

Gennadius II Scholarius, patriarche de Constantinople

vous avez ajouté et séparé. Ou bien ne vous semble-t-il pas juste de vous unir ainsi ? N'aurait-il pas été raisonnable et convenable de régler les questions d'argent et de propriété selon d'autres conditions ? Même si vous ne le souhaitez pas, que l'ajout demeure dans le Credo, mais que le Pape, en concile, vous enjoigne, vous et tous les chrétiens, à accepter que dans la Trinité, le Père seul est la Cause et l'Origine, et que Lui seul engendre le Fils et produit l'Esprit par le Fils seul, tandis que le Fils n'est ni l'origine ni la cause de l'Esprit. Et dans l'expression «l'Esprit venant du Père par le Fils», il ne faut pas comprendre le Fils comme l'origine de l'Esprit, comme une hypostase produisant hypostatiquement l'Esprit et, avec l'hypostase du Père, lui donnant l'existence. Il faut plutôt comprendre que c'est ce que disaient les saints en raison de l'unité d'essence qui est avec le Fils, et que, sans l'exclure ni sans lui, l'Esprit a reçu l'existence du Père.

Benoît : Et pensez-vous que les Latins, si nous cédons à votre exigence sur ce point, ne rejettentront pas immédiatement cet ajout ?

Olbian : Bien sûr que si, à moins qu'ils ne veuillent se contredire. Pour nous, au lieu d'omettre cet ancien ajout, la confession de vérité elle-même suffira; et qu'ils s'inquiètent de ne pas paraître se contredire.

Benoît : C'est impossible. Mais je vous le demande encore : quelle garantie avons-nous que l'expression «par le Fils» soit équivalente à l'expression «avec le Fils» ? Et qui a jamais dit que la préposition δαά était équivalente à la préposition σύν ?

Olbian : Beaucoup; et cela n'est pas inconnu de ceux qui connaissent Chrysostome et d'autres maîtres, ainsi que d'Aristide et de Platon parmi les autres, et en général de ceux qui maîtrisent la langue hellénique, dans laquelle ces maîtres nous ont exposé la doctrine de la vérité.

Benoît : Comment pouvez-vous accuser Thomas et Scot, et les autres maîtres latins, d'être en désaccord après le schisme, alors que vous-même êtes en désaccord sur ce point avec votre chef d'Éphèse ou Cabasilas ? Parce qu'ils ont dit que par le Fils était équivalent à l'expression selon le Fils, suivant le Fils.

Olbian : Le désaccord de ces maîtres latins, mon cher ami, porte sur le dogme. Car ce que l'un affirme, l'autre le nie et croit trouver une vérité plus grande. Mais nous, avec les saints Cabasilas et Marc, et avec tous les maîtres qui les ont précédés, nous accordons avant tout sur le dogme. Ensuite, dans l'expression «par le Fils venant du Père», nous présentons tous une même chose, une unité d'essence et de conaturalité, non une cause. Si toutefois l'un parle plus clairement, qu'un autre révèle la vérité d'une manière inhabituelle à cause de votre insatisfaction, et que tous disent la vérité et répètent ce qu'ont dit les saints, et que nul ne réfute ce qu'a dit l'autre, mais que, le reconnaissant comme vrai, il le prouve d'une autre manière encore, il n'y a pas contradiction; loin de là ! Car il est vrai qu'avec le Fils et après le Fils, l'Esprit est et procède de leur Cause commune, qu'il demeure dans le Fils et qu'il est répandu de lui, qu'il existe à la fois séparément de lui et non en dehors de lui. Car tout cela a été affirmé auparavant par les anciens maîtres, qu'il est impossible de contredire. et tout cela est signifié par la préposition à travers, et par elle est généralement indiqué l'unité, l'égalité d'essence et l'identité de nature.

Benoît : Et que dites-vous des anciens maîtres occidentaux ?

Olbian : Assurément vrai et juste, et une position qui ne les exclut pas de la gloire de la sainteté et qui harmonise leurs opinions avec la règle générale de la foi et la théologie claire et précise des Asiatiques, que vous-mêmes préférez et approuvez. Et si vous souhaitez utiliser leurs écrits pour enseigner la foi, autant que vous le souhaitez ou le pouvez, compte tenu de la pauvreté du langage qui vous a parfois affectés, alors nous nous joindrons immédiatement à vous, car le bienheureux Éphésien l'a également exprimé avec sagesse à Florence, et nous sommes d'accord avec lui aujourd'hui comme hier. Ce n'est ni son opinion d'alors ni la nôtre que nous louons aujourd'hui. Quelle idée saugrenue ! Mais d'une manière ou d'une autre, en assurant la paix des peuples chrétiens dans une seule confession, comme ils étaient unis au temps des anciens maîtres. Cela servira en effet de fondement à l'accord et à l'unanimité un jour, lorsque cessera l'étude obsessionnelle des dogmes et que tous, sans curiosité excessive, s'accorderont sur une croyance commune, vraie et sûre. Mais nous en avons assez dit pour l'instant sur les Pères et les Maîtres européens; nous pourrons en reparler une autre fois, si vous le souhaitez. Ou plutôt, assez

parlé de ce que nos maîtres ont souvent dit et écrit. Pour l'instant, je dis seulement que, de même que l'expression « et du Fils » est devenue une tradition patristique chez les Latins dès son ajout au Credo, de même le «non et du Fils», chèrement reçu des Pères, attesté par de nombreux livres, conciles et souffrances, nous est cher. Et par conséquent, tant que vous vous attacherez à cela, nous aurons davantage raison de nous attacher à cela, et ainsi nous serons mutuellement irrités par la contradiction, et aucun secours ne viendra contre ce fléau. En attendant, le Pape, en tant que Père et Maître, est le seul à pouvoir légitimement mettre fin à la discorde. Qu'il convoque tous les chrétiens et proclame dans le Credo cette seule expression de l'Évangile (Jn 15,26), et qu'il leur ordonne de la proclamer ainsi, sans rien ajouter de superflu; alors nous aussi, les brebis, écouterons sa voix, et il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul berger (Jn 10,16). Car maintenant, lorsque nous ne l'entendons pas répéter l'expression du Christ, mais ajouter quelque chose d'une importance non négligeable, bon ou mauvais, et que nous craignons que ce ne soit pas vrai – et beaucoup de choses confortent cette crainte –, nous ne le suivons pas. Et puisque, sous de graves menaces, il est interdit même d'ajouter quoi que ce soit au Credo, aucun concile ultérieur n'y a ajouté quoi que ce soit par rapport à ses décrets. Et la préposition «par», encore expliquée par certaines expressions fausses et déformées, affaiblit les expressions originales et authentiques des Pères par une mauvaise explication, et aggrave encore le mal en prétendant adhérer aux définitions florentines. Par conséquent, s'il était nécessaire de mettre cela en ordre, il aurait dû donner une exhortation; Car il convient assurément au plus grand d'exhorter, comme le dira quiconque comprend la question. De plus, selon l'économie, il lui est en tout cas interdit de se taire sur la vérité (Éz 3,18). Et puisque notre doctrine ne suscite aucun soupçon infondé et est prêchée par des saints asiatiques qui, de surcroît, grâce à la richesse du langage, ont clairement défini ces questions, et que nous sommes pourtant prêts à y renoncer par souci de paix, pourquoi ne pas renoncer à un enseignement qui nous paraît fort suspect et qui, semble-t-il, découle du langage limité des Pères occidentaux – comme ce fut le cas pour eux à une autre époque au sujet de l'essence et de l'hypostase –, pourquoi ne pas y renoncer définitivement, car l'Église le reconnaît comme controversé et l'a depuis longtemps rejeté ? De cette manière, toutes les nations chrétiennes seraient unies. Et si le Pape ne peut modifier les décrets des pères, même par pur désir de paix, parce que dans l'Église romaine beaucoup a été écrit et fait pour renforcer cet ajout, cela nous lie d'autant plus étroitement. Car dans notre Église, bien plus a été écrit et fait dans le sens contraire, et de nombreuses menaces sont proférées contre ceux qui osent transgresser l'ordre établi, menaces qu'on ne saurait ignorer. Nous déplorons, certes, notre manque d'unité; mais depuis le commencement, nous n'avons pas été la cause de la discorde, et il convient maintenant que d'autres y mettent fin. Nous ne souhaitons en aucun cas régler ce différend, car nous n'avons nous-mêmes aucun compte à rendre (Héb 13,17) devant le Dieu de paix (Héb 13,20), et nous confessons la vérité sans crainte. Cessez donc de vous croire lésés.

Benoît. Mais je ne m'arrêterai pas.

Olbien. Faites comme bon vous semble.

Benoît. Et vous, Euloge, qu'en dites-vous ? Ne pouvez-vous rien proposer de mieux pour la paix désirée que ce que votre camarade a proposé ?

Euloge. Laissez-moi tranquille; je vous prends pour un sophiste et je ne souhaite plus répondre. Ce que votre camarade a dit est suffisant, excellent et juste. Quant à nous, noble Olbien, nous allons partir, reportant à demain ce que nous avons proposé, car il fait déjà nuit.

Olbien. Pas encore, vénérable monsieur, pas avant que vous ne m'ayez éclairé sur deux points. Ou plutôt, après avoir écouté ceux qui sont perplexes ou qui s'opposent à nous, je les ai déjà résolus de manière satisfaisante, à mon avis. À présent, que votre vote tranche : approuver mon jugement ou considérer le vôtre, meilleur, que vous enseignerez comme bien inférieur.

Euloge. Dites-moi donc comment vous avez résolu ce problème et ce qui l'a précédé, si je veux me prononcer correctement.

Olivian : Après avoir rapporté les propos de ces hommes, je souhaitais d'abord connaître votre opinion à leur sujet; puis, en confrontant mes propos à votre décision, voir s'ils y concordent; enfin, je ne vous cacherai rien de ce qu'ils ont dit, même si cela semble fondé. Car pourquoi aurions-nous honte de parler non pas avec assurance, mais avec le désir d'apprendre ? Puisque vous

souhaitez que je leur donne ma réponse d'avance, je vous présente leurs paroles et les nôtres. Et pour ne pas vous lasser, ils ont d'abord affirmé que le Fils n'est pas la cause, mais un associé du Père dans la production de l'Esprit. Ils ont jugé cela plausible et raisonnable, ajoutant que le Père produit l'Esprit Saint en premier lieu. Je considère cela comme un point de vue. Ils dirent alors que, selon feu Cabasilas, la seule raison de la division entre nous et les Latins jusqu'à présent était que le Pape avait refusé de soumettre la question à un concile œcuménique, se considérant simplement comme le maître en la matière et les autres comme des auditeurs, des disciples. Si telle était la cause de la discorde, et si elle avait été résolue, disaient-ils, lors du précédent concile œcuménique, qui s'était tenu récemment à Florence, alors, de l'avis de Cabasilas, la discorde devait cesser, et quiconque apostasait de ce concile défiait à la fois Cabasilas lui-même et la loi – si tant est que Cabasilas ait été sensé en parlant ainsi. Ils parlèrent ainsi, apportant de nombreux arguments à l'appui de leurs propos, du moins le croyaient-ils. Si vous ne souhaitez pas que je relate cela, je vous ferai part de mon propre avis sur la question.

Euloge : Je ne le souhaite pas, car je discerne dans ce qui a été dit ce qui a été omis; exprimez simplement le vôtre.

Olivian : J'ai donc répondu au second point. Si cet homme remarquable n'avait pas qualifié la croyance latine en la procession à travers les filets de tromperie et d'entreprise périlleuse, et ne l'avait pas réduite à une absurdité extrême, on pourrait encore supposer qu'il souhaitait un concile œcuménique uniquement pour confirmer un dogme juste et vrai, mais qui attendait l'approbation générale pour être solennellement proclamé. Mais lorsqu'il n'omet pas d'exprimer sa désapprobation totale à cette égard, ni de la juger nécessaire pour les raisons avancées par les Latins, mais qu'il en démontre même l'absurdité et la contradiction avec la foi, cette supposition est impossible. Au contraire, il proposait de convoquer un concile qui définirait (clarifierait) la vérité avec autorité et confirmerait précisément ce dogme, non pas pour que le pape s'érigé en maître et offense l'Église par son autorité arbitraire, mais pour qu'il se soumette dûment à la majorité des votes de l'Église. Car il espérait qu'un concile œcuménique se tiendrait ici, en présence de deux ou trois délégués, tenant lieu de pape, comme lors des précédents conciles œcuméniques, et qu'il prononcerait librement une décision conforme à la vérité et à la justice, claire pour quiconque serait disposé à juger avec exactitude. À l'époque de Cabasilas, la situation des chrétiens était encore plus favorable qu'aujourd'hui, et il était naturel qu'il s'enthousiasme pour de tels espoirs de concile; bien que, même dans les circonstances difficiles de l'époque, peu de choses manquaient pour qu'un concile se tienne ici. Et lorsque nos commissaires, par manque de clairvoyance, promirent de changer le lieu et convinrent que nos villes, au lieu des nôtres, se rendraient dans des villes italiennes, Dieu, voulant les ramener à la raison, fit en sorte que des trirèmes soient envoyées des deux côtés : certaines réclamaient l'Italie, tandis que d'autres, plus légitimes, invitaient l'empereur au-delà des Alpes. Alors tous s'écrieront que, ayant renoncé à nos promesses maléfiques, nous devions rester où nous étions, prétextant une lutte intestine qui commençait chez les Latins. Car, puisque nous vivions tous en paix entre nous, il serait convenable qu'ils recherchent la paix avec nous. Mais nous étions tous tellement aveuglés par l'influence de la mandragore que, fermant les yeux de notre âme à toute raison saine et à tout signe de Dieu, nous sommes tombés volontairement dans les pièges latins, peu après nous y être retrouvés. Restait-il à donner jusqu'au dernier sou (Mt 5,26), ou à devenir une proie facile pour les riches ?

Et quoi d'étonnant à ce que ce grand homme, suivant les conseils des sages et les prophéties divines, ait préconisé la convocation d'un concile qui puisse, compte tenu du lieu et du mode d'expression, établir et confirmer la vérité, et, conformément à ses lois, chasser définitivement le mal qui s'était infiltré dans l'Église depuis sa retraite privée, sans faire de concessions à aucun rang contraires à l'évidente justice ? Mais s'il avait prévu la tenue d'un concile où le pape présiderait à nouveau en tant que maître de la question examinée, comme sa décision le montre clairement et comme les événements le confirment, tandis que d'autres siégeraient non même comme étudiants, mais plutôt comme captifs rampants, et que parmi nos plus éminents défenseurs, certains nous trahiraient pour les honneurs attendus de ce concile, comme les événements eux-mêmes l'ont révélé, tandis que d'autres souffriraient des épreuves et seraient épuisés par deux ans d'absence de leur foyer, et se trouveraient à l'intérieur du pays, de sorte qu'en cas de désaccord, il n'y aurait aucun moyen de rentrer par la mer, et que l'empereur craindrait pour son empire, car ses frères guetteraient une occasion d'intervenir dans l'affaire, et que chacun n'aurait qu'une seule chose en tête : être délivré des troubles, même s'il fallait commettre un acte imprudent concernant la foi; c'est terrible, certes, mais de telles contraintes s'abattront sur eux de toutes parts ! C'est pourquoi le Pape composera le Credo qu'il voudra, et ils

ne le signeront ni en concile ni par un vote public, mais par des moyens illicites, ceux qui n'ont pas encore changé seront persuadés; et ils ne se consulteront pas d'abord sur ce que le Pape a décidé, mais chacun d'eux sanctifiera à nouveau de sa propre signature ce qui est pire et plus obscur qu'auparavant, et qui ne peut être concilié avec les paroles des docteurs, et qui détruit manifestement tout espoir d'union, s'il en était un, puisqu'aucune personne raisonnable et éclairée ne peut souscrire à de tels ajouts à l'ancienne foi; et ceux qui doivent comparaître de nous au Concile n'accepteront nullement ce qui a été dit à ce sujet par Cabasilas et d'autres avant lui, ni ce qui a été décrété par le Concile de Constantinople, mais inclineront docilement et sans questionnement la tête, comme devant un souverain, devant le Pape de Rome et ses lois nouvellement composées. Si Cabasilas l'avait su, il les aurait exhortés avec force à garder le silence et à rester fidèles à la foi de leurs pères, à ne pas entreprendre une tâche inadaptée à leur situation, ni à se nuire à eux-mêmes, ni à l'univers entier, comme beaucoup l'avaient déjà proclamé avant leur départ, comme en témoignent leurs écrits, prédisant clairement ce qui s'est réellement produit. Cessez donc de calomnier le saint Cabasilas. Car non seulement lui, mais même le plus impie, pourrait-on dire, n'aurait pas eu le courage d'écrire autant contre la vérité sous prétexte qu'elle n'avait pas encore été débattue en concile, comme si tous les gens raisonnables s'accordaient généralement sur le nombre de penseurs plutôt que sur la force de la vérité, même si une seule l'avait auparavant proclamée. Et que dire si cet homme prodigieux ignorait jusqu'à la tenue même du concile qui devait confirmer cet ajout ? Car si l'on admet qu'il a agi ainsi, il serait lui-même l'artisan de l'erreur pour tous ceux qui se fiaient à ses écrits, ou du moins pour ceux qui vivraient jusqu'au concile, instillant une mauvaise opinion des questions les plus importantes et persuadant tous ceux qui écoutaient ses discours de haïr et de persécuter la vérité. Si cela lui était facile à savoir, comme à tout le monde, comment aurait-il pu, lui qui était chrétien et homme saint, s'exposer à un tel danger par une rivalité déplacée ? Et moi, considérant non seulement la ruine d'autrui mais aussi le déshonneur qu'il s'était fait, je pense que, soit il n'aurait pas laissé à la postérité de si virulentes dénonciations écrites des Latins, soit il n'aurait pas conseillé le concile, s'il avait voulu abattre une telle piété sans scrupules. Car comment aurait-il pu ignorer ce que le concile préparait contre lui, si ce dernier n'avait qu'à confirmer l'ajout comme une bonne chose ? Et plutôt que de le louer pour un tel conseil, il faudrait le blâmer pour son insolence d'avoir contesté une opinion qu'il tenait pour absolument vraie et qui ne nécessitait qu'un vote général. Tout en conseillant d'anéantir l'opposition grecque au concile, il les exhorta, par ses propres paroles, à résister, enseignant qu'il est un grand mal de croire que le saint Esprit procède du Fils. Enfin, il souhaita ardemment ne pas paraître prêcher devant des sourds, c'est-à-dire devant ceux qui préconisaient une augmentation du nombre de croyants, mais devant ceux qui pourraient être convaincus par son exemple, qui démontreraient la vérité et renonceraient à leur penchant pour l'erreur.

Car cela semblerait fort impudent au Concile s'il raisonnait comme vous le pensez; or, nous entendons maintenant de nombreux Latins blâmer cet homme pour avoir une opinion quelque peu différente. Quant à l'idée qu'il ait voulu égarer le peuple, personne ne l'en a jamais accusé, et personne ne l'en accusera s'il écoute attentivement et correctement ses paroles. Vous êtes le premier à inventer cette accusation contre lui, sous couvert de favoritisme. Il conviendrait moins de louer ses conseils, qui vous paraissent si importants, que de désavouer complètement cet homme qui souffre volontairement d'un mal si dangereux, même pour les plus obstinés. Mais il n'en est rien, absolument rien ! Au contraire, cet homme remarquable espérait que le concile qu'il envisageait, s'il avait lieu, le glorifierait, lui et ses discours éloquents contre le mensonge, ainsi que les paroles d'autrui, les utilisant pour confirmer la vérité. Il l'inclurait lui aussi, déjà mort, ainsi que ceux qui y assisteraient, puisque les livres parleraient au lieu des langues. Il s'attendait également à recevoir une récompense divine pour avoir contribué à une paix conforme à la vérité, même après sa mort. Car c'est cette paix que doivent rechercher ceux qui désirent vivre pieusement, et pour lesquels ils doivent se lier d'amitié avec ceux qui préfèrent observer la même vérité. D'un seul cœur et d'une seule voix – c'est-à-dire avec une confession commune – ils doivent louer Dieu et ne pas se mêler à ceux qui pensent différemment. Car il vaut mieux préserver ce qui nous appartient par la vérité que d'accepter ce qui appartient à autrui par une prétendue adaptation aux circonstances, comme l'a dit un sage. Cabasilas, pleinement conscient de cela, proposa un concile avec de bonnes intentions, arguant que la cause de la division ecclésiastique était la volonté arbitraire et la cupidité du pape de Rome, et son refus de laisser le jugement de ce dogme à la majorité des fidèles. De plus, quelle décision auraient-ils prise s'ils avaient pu se réunir en toute liberté de jugement ? Il l'avait lui-même exprimé auparavant, en tant que membre de l'Église, et non en raison de l'épiscopat et de la sagesse dont Dieu l'avait doté. Car il vaut mieux penser ainsi que comme vous le concevez mal, d'un homme sage, saint et juste, comme tous le reconnaissent.

Gennadius II Scholarius, patriarche de Constantinople

Ses paroles mêmes, qui ont été conservées, en témoignent, ne révélant rien de ce que vous imaginez de lui, omettant la vérité et l'évidence, mais tirant en réalité un appui à vos pensées de simples conjectures. Ou pire encore, vous pensez sainement en vous-même, comme vous le dites, mais par vos actions extérieures, vous aidez vos adversaires dans les disputes concernant notre seul espoir, c'est-à-dire la foi. Et ceci suffit au sujet de Cabasilas. – Et que vous, disais-je, appeleriez le Fils de Dieu participant à la production de l'hypostase du saint Esprit, cette opinion est liée à bien d'autres absurdités, que même la reconnaissance du Père comme Cause première ne dissipe pas. Nous vous démontrerons ces absurdités lorsque vous souhaiterez en discuter (car il est injuste de retourner les armes de la vérité contre vos subtilités évasives; elles doivent être réservées à la dénonciation du mensonge en temps voulu). Pour l'heure, il suffit de dire que s'il est participant, alors il est aussi la cause, ce que nous ne reconnaissions pas. Car nous ne lui accordons pas d'être la cause, non pas à cause de la manière dont il participe, comme vous qui admettez que la puissance de production lui est communiquée par le Père avec l'essence, mais parce que nous ne voulons en aucun cas reconnaître le Fils comme l'auteur de l'Esprit, car la puissance d'émanation réside dans le Père, incommunicable. En vérité, la Vérité elle-même ne le permet pas, et ceux qui pensent autrement pèchent contre elle. Et si, selon vous, Il participe à quelque chose de plus vil, un Père à deux principes – je n'en parlerai pas maintenant –, ou du moins vous ne pouvez vous soustraire à la nécessité de reconnaître deux principes de l'Esprit : la cause et le participant; car la participation est duale. Et vous parlez ainsi par ignorance, vous autres Grecs-Latins, trompés par les Latins qui, pour que vous soyez en communion avec eux, permettent que l'on dise des choses qu'ils désapprouvent eux-mêmes. Les Latins eux-mêmes ne s'exprimaient jamais ainsi, et le Pape et son concile, pour de nombreuses raisons, n'ont pas exprimé en latin que le Fils participe à l'être de l'Esprit, et non qu'il en est l'auteur. Et nous, pour des raisons encore plus impérieuses, nous ne l'accepterions pas, même s'ils s'exprimaient davantage de cette manière. Et lorsque vous dites que le bienheureux Augustin affirme que l'Esprit procède du Père de façon systématique, vous l'interprétez mal; il vaudrait mieux en parler comme depuis le commencement, afin que la parole des saints qui l'ont prononcée parle pour nous et pour la vérité elle-même. Voilà ce que j'ai dit; et qu'en pensez-vous ?

Euloge : Que dire de plus, sinon que vous vous êtes admirablement exprimé, comme toujours, non pas négligemment, comme lors de nos précédentes conversations, mais avec une force extraordinaire et, pour ainsi dire, un talent oratoire. Et en devinant ce qui a été omis, je conclus que même cela était parfaitement vrai. Il ne manque qu'une chose, ô homme, à nos discours : la connaissance et la conscience de nos auditeurs. Tant que cela ne sera pas le cas, nous donnerons l'impression de dire des bêtises.

Olivien : Mais je n'y prête aucune attention, car en cela je ne me réfère pas à ma propre opinion, mais à celle de nombreux hommes anciens et pieux, avec lesquels nous espérons bientôt nous unir d'esprit et percevoir la réalité telle qu'elle est, mieux et plus profondément, comme ils la perçoivent sans doute déjà. Si quelqu'un nous considère comme de vains bavards pour avoir suivi de si grands hommes, ou s'il nous offense d'une autre manière, alors nous devons nous affliger pour cette personne, nous réjouir pour nous-mêmes, et accueillir avec sérénité tout ce qui nous parvient comme vérité, et plus encore supporter les tentations de ce corps mortel et ses aléas. Car cela n'est pas nuisible et recevra sa récompense.

Euloge : Ainsi, partons-nous.

